

I

Pourquoi avais-je voulu la persuader d'essayer de lire le gros livre gris?... C'était un beau livre cartonné que j'avais reçu des mains d'un monsieur important sur l'estrade de la distribution des prix. On m'avait appelée, j'étais montée, il y avait eu des applaudissements, et le monsieur assis sur la scène m'avait offert ce beau livre gris en me félicitant. Il m'avait même embrassée et j'avais senti que j'étais devenue écarlate...

Mon père était en train de se raser de près avec une longue lame emmanchée dans du bois noir. Il trempait son blaireau dans une mousse blanche épaisse puis en barbouillait ses joues. Ses gestes étaient lents, son visage trop sérieux, ses yeux, comme d'habitude, ailleurs que dans la pièce. Cet *ailleurs que dans la pièce* était concentré dans le regard que renvoyait indiscretement la petite glace rectangulaire qui pendait contre le mur au-dessus de la bassine. Quand il approchait la lame de son visage, il se penchait vers son reflet, on avait la vague impression d'assister à un sacrifice...

Le livre gris était gros comme un missel sur une surface quatre fois plus grande, mais les pages ressemblaient moins à du papier biblique qu'à des planches à dessiner, pour les très belles gravures, sans doute, qui rompaient à intervalles réguliers la monotone typographie du texte. Au lieu de se plonger dans celui-ci, elle l'avait feuilleté pour regarder distraitement les illustrations, celle de la couverture était en couleurs, elle l'avait contemplée attentivement, un pont de pierres blanches qui enjambait un ruban d'eau argentée, une calèche nimbée de poussière d'or, deux hommes en habits du siècle précédent derrière une très jolie jeune fille coiffée d'un petit chapeau noué sous le menton qui laissait dépasser quelques fins cheveux blonds...

«C'est une histoire du temps passé», avait-elle commenté, et moi, la petite, j'avais répondu que oui. «Et ça se passe chez des gens riches», avait-elle ajouté, et moi, la petite, j'avais expliqué que c'était l'histoire d'un vieil homme très riche mais très avare qui avait rendu sa fille très malheureuse. Comme je disais cela, mon père revint à lui, à nous, pour faire observer qu'à l'école on m'apprenait des sornettes. Son épouse répliqua que, sornettes ou pas, leur fille à eux ne serait pas comme elle, plus tard, qui n'avait pas son certificat d'études. Moi, j'aurais voulu dire à mon père que je venais d'emprunter *Olivier Twist* à la bibliothèque de l'école, un livre qui lui plairait sûrement, mais il était déjà reparti dans son *ailleurs*, et je ne soupçonnais pas qu'il avait peut-être suggéré qu'un père ne pouvait pas vouloir vraiment le malheur de sa fille...

Il devait être environ quatre heures de l'après-midi. De la rue, la voix déjà rauque de mon frère nous parvenait avec celles de ses copains, bruyants, joyeux, fanfarons comme des trompettes. J'aurais aimé me joindre à leurs jeux, mais une sorte de barrière invisible, ou seulement la porte, me séparait d'eux. Dans l'intimité de la maison, je me laissais porter par l'un de ces moments de creux dominical où j'apportais, d'habitude, ma poupée, pour que ma mère la coiffe, la lave ou l'habille, pour voir les gestes, peut-être, qu'elle avait faits chaque jour pour me coiffer, me laver et m'habiller lorsque j'étais bébé... Comment l'idée avait-elle pu me venir de lui apporter ce dimanche-là, à la place de ma poupée, le beau livre gris de la distribution des prix?... N'était-ce pas la mettre devant une difficulté majeure et l'éloigner de moi au lieu de me rapprocher d'elle?... Non, il n'était pas possible que je pense cela puisque je n'avais pas encore huit ans et que ma mère lisait presque chaque semaine *Modes et Travaux*... La jeune fille de la couverture avait un visage de poupée, son regard bleu fuyait vers un horizon invisible qui ne pouvait être que celui du rêve, son mignon petit chapeau déclenchait chez ma mère des imaginations de modiste, et penchées sur le même livre comme si nous nous occupions d'Isabelle ma poupée, nous étions tout entières mère et fille à quatre mains, compagnes et complices, dans la profondeur de l'instant et pour la durée de la vie...

II

Elle avait mis un tablier propre au-dessus de sa robe. Mon père devait partir au théâtre pour *répéter*. La saison n'avait pas encore débuté, par la suite il partirait plus tôt pour les représentations de l'après-midi et du soir. Elle avait tout préparé, sa chemise blanche amidonnée, son beau costume bleu marine, la cravate du même ton, son gilet pour qu'il « n'attrape pas froid » dans la fosse d'orchestre et des mouchoirs bien repassés. C'était un mystère. Mon père était comme le Faust dont il lui arrivait de parler. Vieux quand il rentrait de l'usine, jeune quand il partait à l'Opéra. Ma mère, toujours habillée d'un tablier au-dessus d'une robe, elle, ne changeait pas. Elle incarnait la permanence et donc la sécurité. Il avait fini de se raser, encore en maillot de corps devant la glace, vaporisant de l'eau de Cologne sur ses joues. La métamorphose avait commencé sous mes yeux émerveillés. Au théâtre, on devait voir la vérité car mon père était en train de devenir plus beau, plus vrai. Lui disait pourtant qu'il se déguisait... Je lui fis part de mon désir d'assister à une *représentation*,

j'avais osé, l'admiration m'avait permis cette audace... Un jour, il aurait des billets gratuits, il emmènerait toute la famille... Comment imaginer le théâtre sans avoir jamais vu le théâtre?... Il avait eu le privilège de voir sur scène Mado Robin et la Callas. La Callas avait ceci en plus et Mado Robin cela. Mado Robin était gentille et douce, si douce... Elle était admirable dans l'air de... La Callas, bien sûr, mais Mado Robin... Ses yeux brillaient, il fredonnait l'air de... Nous avions deviné qu'il avait un faible pour cette Robin et nous ressentions un pincement dans le cœur. Il parlait d'un autre monde, inaccessible, où lui-même tenait par hasard un tout petit rôle, caché efficacement derrière sa grande contrebasse. L'Olympe, tout simplement. Pendant les jours de la semaine, mon père tissait et filait comme les Parques, le dimanche ou la nuit, il tirait de sa contrebasse à cordes des sons dignes de la lyre d'Orphée... Il avait les traits reposés, le teint frais, les joues lisses et roses, mais le gilet athlétique dévoilait qu'il avait été rachitique, sans doute encore n'était-il pas bien costaud... Ce malaise (que maman me semblait partager puisqu'elle lui prodiguait moult conseils comme «qui veut voyager loin ménage sa monture») était totalement dissipé lorsqu'il avait enfilé sa chemise empesée d'un beau blanc profond. La carrure s'élargissait, le torse se bombait, la scoliose disparaissait, la couronne de cheveux blancs n'était plus celle d'un vieillard précoce mais l'auréole d'un artiste, assortie à la candeur de l'habit dévolue à un serviteur des Muses... Maman lui jetait des coups d'œil en coin,